



ISSN 1776-2669

ISSN en ligne 2260-6483

En lisant Montaigne, en écrivant : la « *couture* » cachée de l'amitié

Claude TUDURI

Institut des Langues et Affaires étrangères de Chongqing, Chine
cltuduri@wanadoo.fr

Reçu le 20-02-2022 / Évalué le 12-03-2022 / Accepté le 03-07-2022

Résumé

La lecture des *Essais* de Montaigne est une expérience ardue, mais consolante : le lecteur y est appelé à devenir écrivain à son tour dans l'assurance d'une empathie d'autant plus vraie avec l'auteur qu'elle rend impossible toute imitation servile des *Essais*. L'article précise le dispositif de lecture des *Essais*, son rapport très particulier à l'humanisme antique et à ses récits de guerre. Il insiste sur la volonté pacifique de Montaigne d'unir l'art d'écrire à l'art de vivre : les *Essais* construisent son auteur autant qu'il les rédige ; c'est pourquoi l'amitié est sans doute la métaphore la plus vive de l'écriture, sa motivation et son horizon, puisque l'ami par excellence, Etienne de La Boétie, écrivain lui aussi, révèle l'expérience d'une sympathie créatrice du livre, « *une âme en deux corps* » selon Aristote.

Mots-clés : Montaigne, les *Essais*, amitié, nom propre, métaphoricité

阅读蒙田——写作：潜藏的友谊“缝纫”

摘要

阅读蒙田的散文《蒙田随笔》是一段艰难却十分令人欣慰的经历：读者被要求成为作家，从而产生对其作品更为真切的共情，这使得对《蒙田随笔》的盲目摹仿成为不可能的事。本文详细阐释了整部随笔集的结构，以及《随笔》与十六世纪人文主义、及其与其讲述的关于战争的故事之间的特殊关系。同时本文也非常明确地表现了蒙田将写作艺术与生活艺术相结合的和平愿望：他写作了《随笔》，后者也塑造了作者本身；这就是为什么“友谊”或许是他的写作、动机和视野最生动的隐喻，诚如其挚友——作家艾蒂安·德·拉·波埃西所揭示的创造性共感体验，也就是亚里士多德所说的：“两个身体，一个灵魂”。

关键词：《蒙田随笔》；友谊；专有名词；隐喻

Reading Montaigne, writing: the hidden seam of friendship

Abstract

Reading the *Essais* de Montaigne is a difficult but consoling experience: the reader is called upon to become a writer in his turn in the assurance of an empathy truly with the author as it makes impossible any blind imitation of the author. The article

clarifies the method of reading the *Essais*, its very particular relationship to ancient humanism and the history of war. It insists on Montaigne's peaceful desire to unite the art of writing with the art of living: the *Essais* construct its author as much as he writes them. This is why friendship is undoubtedly the most vivid metaphor of writing, its motivation and its horizon, since his friend indeed, Etienne de La Boétie, also a writer, reveals the experience of a literary creative sympathy, a soul in two bodies" according to Aristotle.

Keywords: Montaigne, the *Essays*, friendship, proper name, metaphoricity

Introduction

Lire les *Essais* de Montaigne, c'est sans doute adopter par empathie « *l'allure poétique* » dont se réclame cet auteur encore si vivant aujourd'hui ; c'est aussi se rappeler que ce style « *à sauts et à gambades* » (III, XIII) a la fraîcheur d'une improvisation, mais aussi la solidité virgilienne des classiques : la gambade « *est une suite de pas savants, complexes, toujours en mesure*¹. » Pratiquer la lecture de Montaigne, ce peut être alors se mouvoir dans un lieu dont on a désappris aujourd'hui l'art constant du paradoxe. Le conservatisme social et esthétique y côtoie l'audace de persifler l'ethnocentrisme européen avec lucidité et humour, l'audace aussi de défendre la langue française encore sans prestige face au latin. Le scepticisme philosophique y accompagne une sagesse poétique et spirituelle pleine de digressions, mais aussi de confiance en Dieu face aux faiblesses du monde et des hommes.

Mais Montaigne est aussi un bretteur et nous n'avons pas sitôt cru le comprendre qu'il se retourne contre notre présomption : « *escrimeur à outrance* », gladiateur de la pensée, l'auteur, d'un trait de sa plume, nous renvoie à la fiction d'une maîtrise de sa pensée, de son portrait, en bref, de son existence. Certes, c'est une affaire désormais entendue de tous, il « *peint le passage* » et non pas l'être, mais tout lecteur a droit à une halte critique. Il peut y reprendre souffle sans tomber dans les ornières d'un savoir conclusif, reprendre souffle pour mieux répondre au mouvement créatif généré par la forme des *Essais* : « *La parole est moitié à celui qui parle, moitié à celui qui l'écoute* » (III, XIII). Les progrès dans la traversée de la lumineuse, mais si feuillue « *farçissure* » des *Essais* se mesurent peut-être à la capacité de se mettre au diapason d'une autre voix que la sienne, mais sans imitation servile : un dialogisme heureux peut se tricoter de l'auteur au lecteur. Mais l'obstacle majeur à sa lecture est la patrimonialisation des *Essais*.

Gage de respectabilité, monument de la langue française, brevet de bonne conduite pour beaucoup de politiques : les *Essais* pourraient bientôt faire partie

de ces classiques que tout le monde cite sans jamais les avoir vraiment lus. Comment dès lors les aborder pour en faire davantage une connaissance *in statu nascendi* qu'un savoir répété? L'attention à ses métaphores, à ses images à la fois très concrètes et polysémiques, à leur espèce de matérialité métamorphique, est peut-être ce qui peut en briser la glace et la cire. Sortir des « *embrouillures* » d'un style parfois trop en méandres, c'est se laisser emporter par la métaphoricité d'une langue qui ne sépare pas encore la voix de l'homme (« *le corps aérée de la voix* » II, VI) d'une performativité de l'expression. Pour les hommes de la Renaissance, le rapport au langage n'est pas d'abord instrumental, il tend vers la performativité de la parole. Ecrire à cette époque, c'est dire et agir, c'est jongler entre plusieurs appartenances collectives sans se laisser aliéner par aucune ; au temps des troubles de religion, le moindre mot peut être fatal, fatal à sa pensée, fatal à ses réseaux sociaux d'appartenance, fatal à sa survie.

Le style y est donc un ajointement toujours recommencé entre le penser, l'agir et le sentir du monde. L'amitié qui réunit souverainement le nom, la forme et le visage d'un autre de prédilection en est peut-être chez Montaigne la source et l'accomplissement. Il écrit pour ses proches, et non pour se justifier devant un public, avec ses normes, ses dualismes, ses préjugés. L'usage des académies et des grammaires ne l'a pas encore anémié ni figé ; certes, il n'a pas la perfection glacée du grand 17^e siècle, mais en lui peut se glisser l'irrésolution propre aux utopies et le réalisme sensible d'une parole toujours en genèse : libre de la normativité du classicisme, l'auteur des *Essais* défend une langue encore fragile et instable, un français teinté de gasconnismes, de néologismes et d'italianismes, mais un français vivant d'un accord retrouvé entre les mots et les choses.

1. Un dispositif de lecture complexe

Les *Essais* favorisent une lecture en pointillé : il ne s'agit pas seulement d'une question de quantité, plus de mille pages, cent sept chapitres, mais de registre. Le mélange des topiques du discours y apparaît de façon presque vertigineuse, allant de la philosophie à la théologie, de pensées sur l'art poétique à une « *sociologie* » de la vie quotidienne, de questions « *ethnologiques* » avant l'heure à des considérations sur le corps, la sexualité et la médecine. Outre ses 1300 citations, majoritairement latines, le premier obstacle pour le lecteur contemporain, c'est sans doute le recours massif aux anecdotes de l'histoire latine et grecque et ses nombreux faits d'armes. La fascination de la Renaissance pour l'Antiquité est si forte chez Montaigne qu'elle exige un temps d'adaptation pour le non-spécialiste ; parmi les nombreuses figures de l'Antiquité, certaines sont presque aujourd'hui oubliées, par exemple, celle d'Epaminondas (v.-418-v.-362), homme politique et

capitaine thébain que Montaigne met « *au premier rang des hommes excellens* » (II, XXXVI), un modèle superlatif de sagesse et de culture : « *il ne cede à aucun philosophe, non pas à Socrates mesmes. En cettuy-ci, l'innocence est une qualité, propre, maistresse, constante, uniforme, incorruptible.* » (II, XXXVI)

Pour Montaigne, homme d'action, gérant une grande partie de sa vie une « seigneurie », un domaine de petite noblesse destiné à une riche production viticole, le recours à la culture antique est une façon de subordonner l'art d'écrire à l'art de vivre et l'art de penser à celui de bien agir. Montaigne, juriste par ses études et politique par élection, - Henri III insiste en 1581 pour qu'il accepte la charge de maire de Bordeaux, une nomination qu'il veut d'abord refuser - , Montaigne aime opposer l'exemplarité de l'Antiquité aux précarités de son époque; son admiration va d'un seul trait aux grandes figures de la politique (Alexandre le Grand, l'empereur Auguste, Jules César) et de la pensée antiques. Le stoïcisme de Sénèque nourrit son discours sur la tempérance des passions et la nécessité du détachement, Lucrèce et les épicuriens son goût du bonheur par un usage intelligent et loyal des plaisirs. Au temps des controverses théologico-politiques de la Réforme, l'obsession métaphysique peut durcir les cœurs, mais le retour à des joies simples et concrètes les alléger, peut-être même les dilater et les grandir si l'on sait faire un bon usage de l'humanisme antique sans s'y enfermer. Car son exemplarité a aussi ses limites et Montaigne ne manque pas de mettre en garde contre la volonté de singer les « grands hommes » ; « *tout exemple cloche* ». Une vie humble et sans lustre peut tout autant nourrir l'intelligence des vertus qu'un modèle mythifié par les enflures de la tradition épique. C'est pourquoi la référence majeure de Montaigne, ce n'est pas l'historicité des *Vies illustres* de Plutarque (v.46-127), mais leur capacité à faire sortir de l'histoire événementielle. À partir d'une lecture « moderne » des *Vies illustres*, Montaigne ouvre à une herméneutique des ressorts cachés de l'action : les qualités morales et les motivations personnelles y comptent souvent davantage que les apparences immédiates de l'histoire et de ses institutions.

En tous les cas, c'est chez Plutarque que Montaigne va puiser son inspiration la plus notoire : avec plus de cinq cents emprunts directs, la science « *à pièces décousues* » de l'historien et penseur grec aide encourage le travail de tissage et de recomposition propre à l'écriture des *Essais*.

Dans cet unique ouvrage, plus le temps passe et plus « l'essayiste » adopte un ton personnel et débonnaire, capable de se vraiment démarquer de ses modèles grecs et latins ; moins la grandeur s'impose à lui de l'extérieur par de grands faits militaires ou politiques, plus elle acquiert une saveur issue de l'œuvre et de l'expérience même de Montaigne. Le dernier livre des *Essais*, le livre III, celui

qui a donné lieu à la majorité des citations incluses dans les innombrables travaux de la critique montaignienne, marque une série d'évolutions : la vie devient plus tendre, malgré la maladie de la pierre, à qui a su ne pas mordre à l'imaginaire des grandes ambitions et s'il se retire des affaires publiques, Montaigne n'en demeure pas moins un être de relations aux réseaux multiples et vastes. Cultiver sa vigne, goûter le pain du boulanger de sa « maisonnée », lire, prier, penser, méditer, écrire dans l'espoir de mieux se connaître et agir, c'est bien là une sagesse qui ouvre à la clémence et au bonheur. Un épicurisme de haut vol enraciné dans une spiritualité de l'incarnation dégoûtée de tout fanatisme, voilà qui peut atténuer la distance entre Montaigne et ses lecteurs du 21^e siècle.

C'est peut-être sur ce fond de tableau que la référence surabondante à la guerre² peut mieux s'entendre dans les *Essais* : plus qu'une série de marqueurs venus de l'aristocratie militaire, elle indique d'abord le contraste entre les tumultes de l'histoire publique et « *l'arrière-boutique* » de l'âme, son naturel « *sans estude et artifice* ». Vu sous cet angle, le récit de bataille n'est pas d'abord dans les *Essais* un traité de polémologie, mais l'expression d'un certain scepticisme sur toute forme de volontarisme politique : la conflictualité fait partie des désordres de la société, mais d'abord de l'homme. À lui de savoir lutter en personne contre ses instincts à la cruauté, personne ne saurait le faire à sa place. C'est pourquoi écrire, c'est aussi lutter, lutter contre les torsions du langage public, mais aussi contre les délires de son propre « moi ». Et Montaigne de reprendre l'image du combat militaire dans la définition qu'il nous donne de son propre style, un style « *non pedantesque, non fratesque, non pleideresque, mais plustost soldatesque* ». (I, XVI).

Montaigne n'est pas pour autant une nouvelle version de Machiavel. Bien au contraire, la guerre civile sur ses propres terres lui a trop montré le non-sens d'une violence qui veut se justifier : la guerre, écrit-il au livre II des *Essais*, « *est la plus grande et pompeuse des actions humaines, je sçaurais volontiers si nous nous en voulons servir pour argument de quelque prérogative, ou, au rebours pour tesmoignage de nostre imbecillité et imperfection.* » (II, XII). C'est assez, ajoutera-t-il, que de s'entrec combattre par la plume : « *c'est assez de tremper nos plumes en ancre, sans les tremper en sang.* » S'entrégorgé par les armes et à feu et à sang est une régression pour toute l'humanité ; la guerre est une défaite pour tous les hommes, la défaite de la pensée et surtout de la parole et de l'amitié, les valeurs les plus hautes dans l'éthique de Montaigne.

Cependant, nommer l'innommable, c'est peut-être déjà en ôter l'épouvante et l'attrait monstrueux, c'est surtout dans les *Essais* la meilleure façon de mesurer la cohérence ou la vanité de l'homme à l'aune d'une expérience extrême. Apprentissage de la mort au même titre que la philosophie, la guerre se présente

comme une épreuve de vérité pour ceux qui s'y engagent ; le combattant y bascule dans la barbarie ou puise en lui une façon d'agir qui lui conserve encore - par « vaillance », respect de l'adversaire ou « générosité » - quelque étoffe d'humanité; en bref, la guerre révèle le courage ou la peur face à une dépossession de soi ultime, face à la mort. Face à elle, tout ce que le langage et les rhétoriques ont d'artificiel s'effondre ; face à elle, l'agir tombe dans une entière abjection ou sait préserver, au contraire, des traces d'humanité définitives au milieu du désastre.

Ce sont ces traces-là que Montaigne assimile au fruit d'une réelle fréquentation des philosophes, une croissance active de la vertu et du vivre-ensemble jusqu'à la clémence à l'égard des ennemis et le maintien de l'amitié au-delà de la conflictualité politique. Légitimer la violence souille la raison ; quand il s'agit d'une guerre civile, la violence atteint un surcroît de cruauté et Montaigne nous montre avec force à quel point les plus barbares ne sont pas les populations indigènes, mais ceux qui se torturent et se détruisent avec une cruauté abominable au nom même du Christ. La violence et la cruauté souillent la foi que Dieu a inscrite au cœur de l'homme, elle anéantit d'un même élan la confiance dans la parole et l'écriture. Qu'est-ce qu'une parole d'homme, quel prix accorder à toute élaboration symbolique si la raison historique doit tout balayer sur son passage ? Rien n'est plus monotone que les forces d'éclatement et de dispersion à l'œuvre sur tous les champs de bataille de l'histoire, rien n'est plus dangereux que ce qui interdit à l'homme l'accès à ses ressources intellectuelles, affectives et spirituelles les plus désintéressées.

Dans le troisième livre des *Essais*, Montaigne évoque le fameux oracle de Delphes et adopte soudain un ton d'une gravité étonnante: l'oracle de Delphes attend toujours son heure, l'homme ne veut pas se connaître, pas davantage hier qu'au 16^e siècle, pas davantage aujourd'hui qu'au 16^e siècle; l'homme est curieux de tout, mais il s'acharne à vouloir ignorer le grain de sa voix, son cœur et sa conscience ; sans cesse, il s'évite avec le plus grand des arts et c'est là sa misère : « *Sauf toy, ô homme, disoit ce Dieu, chasque chose s'estudie la premiere, et a selon son besoin, des limites à ses travaux et desirs. Il n'en est une seule si vuide et necessiteuse que toy, qui embrasses l'univers : Tu es le scrutateur sans connaissance, le magistrat sans jurisdiction et apres tout le badin de la farce.* » (III, IX).

2. Un livre inséparable de soi : le corps d'une métaphore

Si la conscience du paradoxe de la connaissance arrache à Montaigne des paroles d'une lucidité douloureuse, il a d'abord l'art de libérer de toute mélancolie philosophique. Perspectiviste dans l'âme et non relativiste, l'auteur des *Essais* n'est pas maladivement attaché à une forme d'expression particulière. Ouvrir le livre

de la vie et du monde peut nous apprendre bien davantage que la vertu mille fois remâchée dans les livres pourtant si utiles de Cicéron. Là encore, l'empirisme de Montaigne allège, vivifie le merveilleux labyrinthe des *Essais*. L'homme est le dépositaire et l'héritier d'une géographie intellectuelle, affective et spirituelle que toute réalité matérielle peut nourrir, colorer, affiner : l'homme peut se déplacer en lui comme il peut se déplacer dans le monde, l'homme peut se découvrir à travers les autres et découvrir les autres à travers lui.

Le projet de ce « biographe du monde » est d'abord de vivre heureux et aimable, dans la bonté, mais aussi indomptable, bon autant que faire se peut si c'est pour aimer davantage avec profondeur et vérité. Montaigne ne veut pas endosser l'habit de l'auteur, de l'historien, du poète ou du philosophe : il écrit d'abord sous l'emprise d'un deuil, la perte de son ami La Boétie, un deuil qui se change en mémoire et en louange. « *La pippérie* » (la tromperie) et le « *batelage* » (l'ostentation) attirent aux honneurs, mais la gratitude seule conduit en profondeur la genèse d'une écriture affirmative adressée d'abord à ses proches à la manière d'un petit médaillon. Si l'écriture réveille mille passions, un cheval fou allant dans tous les sens, Montaigne va lui tenir la bride et l'éperonner avec autant d'humour sur soi que de vigueur. Il peut et veut se décrire tel qu'il est. Refusant les subterfuges du monde livresque, il veut « *parler au papier [...] comme il parle au premier qu'il rencontre.* » (III, I), « *un parler simple et naïf, tel sur le papier qu'à la bouche.* » (I.XXVI).

Le projet de vivre heureux passe chez lui par la pratique de l'écriture ; elle est une école de présence et de proximité comme l'est aussi la vie quotidienne à Eyquem : cultiver sa vigne, se « *depestrer* » des chausses-trappes de l'imagination sans mépriser ses digressions, se purger la tête de toutes les horreurs que les rumeurs des polémiques et des cupidités veulent y fourguer de façon anonyme, c'est là une façon sûre de consentir au don de la vie. Consentir à construire un livre consubstantiel à soi, c'est sortir de la séparation entre la parole et l'écriture, la connaissance et le savoir. Écrire est un plaisir et non une corvée, il porte trace d'une gratuité généreuse et sans calcul, celui d'avoir reçu un nom propre et de le donner en partage :

Nous empeschons [embarrassons] nos pensees du general, et des causes et conduites universelles : qui se conduisent tres bien sans nous : et laissons en arriere nostre fait : et Michel qui nous touche encore de plus près que l'homme.

L'intimité du propre, de ce que chaque homme a en propre, ouvre sans doute à une joie durable parce que chaque homme reçoit à sa naissance un nom qui le différencie des autres. Ce nom le différencie aussi de tout « être chose », et, en ce sens,

il est la souche et la source capable de déployer toutes sortes de partages vivants avec les autres. À partir de ce que chaque homme reçoit d'original, un corps, une affectivité et une historicité propres, le nom de chaque être parlant peut prendre chair en s'adaptant aux mille jeux du monde sensible et du rapport aux autres.

Dans les *Essais*, ce goût du Nom propre s'arrime au plus savoureux réel : la poésie des mots, leur volubilité à portée des sens et du silence, alerte sur ce qui ne cesse de naître dans les entrelacs du monde, c'est une « *perpétuelle multiplication et vicissitude de formes* » (III, 6) si l'on prend bien le temps de regarder. Cette poétique montaignienne est aussi une poétique : telle que Platon la définit, elle est « *la cause qui, quelle que soit la chose considérée, fait passer celle-ci du non-être à l'être* » (*Le Banquet*, 205 b).

Or, chez Montaigne, la parole et l'écriture permettent de passer du non-être à l'être, mais un être qui accueille aussi la différence et la dissonance et non seulement les magnifiques analogies de l'être thomiste : « *Ce temps est propre à nous amener à reculons, par disconvenance plus que par convenance, par différence, que par accord.* »

Que Montaigne parle de choses très triviales ou très nobles, il agrandit la largeur, la hauteur et la profondeur du monde ; il les fait advenir, émerger, percevoir. Il les ramasse, fagote, embrase d'un mouvement de différenciation propre à les accueillir et à leur donner forme.

Mais donner forme à l'expérience n'est pas plier le langage aux choses : les référents n'ont pas à commander les mots par un mimétisme obligé. Même si le livre des *Essais* se fonde et réfère à l'existence de son auteur, Montaigne acquiert au fil des années et des pages l'expérience d'une souveraine indépendance de la parole et de l'écriture à l'égard des choses, des événements et de leur matière. Tantôt farouchement réaliste, tantôt souverainement nominaliste, Montaigne oscille entre deux conceptions du langage qui traversent les *Essais* : cependant, plus il devient écrivain au fil des pages et du temps, et plus cette valse-hésitation penche vers une approche mimologique du verbe. Le travail des mots en lui-même réserve une puissance d'engendrement inimaginable à partir du seul référent, le langage dispose en lui de ressources qui rendent présent un autre monde dans le monde, une liberté inaccessible à la servilité des conventions linguistiques et sociales. Cette « autoproduction » d'une altérité en suspens entre les mots et les choses à la manière d'un voyageur quittant les bornes d'un fleuve pour atteindre comme par surprise l'horizon dégagé d'un magnifique estuaire peut se voir à l'œuvre dans l'éloge du nom propre et de l'amitié : la « *sainte couture* » des mots et des choses peut apparaître à la faveur furtive du « mythe » de l'union parfaite des amis.

Métaphore filée d'une échappée rêvée hors des cadres de la rhétorique, elle dit la coïncidence souveraine de deux âmes, de deux cœurs réunis en un seul corps et une seule parole : là même où le langage devient inutile par excès d'affinité entre les deux interlocuteurs se donne à sentir une réconciliation par cratylisme des mots et des choses. La couleur des mots, leur petite musique, leur respiration épousent et motivent les ondoiements du monde comme les « coutures » du « moi » de chaque ami s'assortissent merveilleusement les unes aux autres sans le secours d'aucun tailleur d'opérette.

3. L'amitié authentique : un bonheur « imprémédité »

Il est des occurrences rares qui en disent presque autant sinon davantage que d'autres mots très abondamment employés dans un même ouvrage. Les statistiques éclairent le sens d'une œuvre, mais ce ne peut être au détriment du « punctum » d'un texte, ce petit détail qui devient dévoilement par coalescence et cristallisation de la profondeur d'une image ou d'une phrase ; le sens jusque-là éparpillé dans le tissu du texte ou de l'image, le « punctum » le ressaisit, l'épinglé en un raccourci fulgurant pour en éclairer tout l'ensemble.

Le mot « couture » apparaît ainsi comme la clé de voûte de l'amitié que Montaigne place au-dessus de l'amour. Il l'oppose à la suffisance du mariage de raison où bien des arrangements interviennent. Dans le célèbre portrait de ses relations à Estienne de La Boétie, Montaigne évoque la « *sainte couture* » de l'amitié, qui relie deux êtres sans qu'ils ne sachent trop comment : c'est une inscription, une marque qui rend possible, impérieux et aisé le désintéressement au cœur de l'amitié. « [E]n l'amitié, il n'y a affaire ny commerce que d'elle mesme » (I, XXVII) : la « *conference* [relation] & *communication* » des amis entretiennent cette union, cette « couture », mais elle les précède : leur amitié existe d'abord par elle plus qu'ils ne la font exister. Là encore, Montaigne, dans ce fameux passage célébrant la mémoire de son ami défunt, recourt à l'évocation d'une antériorité qui ne se voit pas ; il y est à nouveau question d'une « couture » retorse à la saisie de toute détermination sociale ou culturelle :

L'accointance et la familiarité se meslent et confondent l'une en l'autre d'un mélange si universel qu'elles effacent et ne retrouvent plus la couture qui les a jointes. Si on me presse de dire pourquoi je l'aymois, je sens que cela ne se peut exprimer, qu'en respondant : Par ce que c'estoit luy, par ce que c'estoit moy. Il y a au-delà de tout mon discours, et de ce que j'en puis dire particulièrement, je ne sçay quelle force inexplicable et fatale, mediatrice de cette union.

En bref, ce terme de « couture » ou « couture » ouvre un sentier d'interprétation étroit, mais éclairant : ses occurrences interviennent dans des lieux stratégiques des *Essais*, à l'intérieur de topiques particulièrement significatives et riches en correspondances mutuelles. Il vaut la peine de les examiner de plus près en prenant en compte les différentes inflexions de leur recoupement. La couture, c'est à la fois l'action de coudre, mais aussi le lien, la liaison elle-même. Au sens propre comme au sens figuré, la couture, c'est la jointure, la suture, toute forme de jointure et suture, mais aussi la marque de cette jointure et suture. Montaigne applique ce terme à l'assemblage des mots et plus particulièrement encore à la solidarité indéchirable de l'ouïr et du dire : l'entendre et le parler sont si inséparables que « *ce que nous parlons, il faut que nous le parlons premièrement à nous, & que nous le facions sonner au-dedans à nos oreilles avant que de l'envoyer aux estrangeres.* » C'est là « *une couture naturelle* » que l'adéquation de l'ouïr et du parler.

Ainsi deux amis sont par une « *ordonnance du ciel* » précise Montaigne, aussi inséparables que la voix et l'oreille ; rien ne peut fausser la concomitance de leur entente à la fois nécessaire et gratuite, « *leur convenance* » n'est « *qu'une âme en deux corps* » ajoute Montaigne qui reprend là Aristote. La marque d'individuation, la couture qui sépare les amis disparaît devant l'universalité de leur empathie, une universalité « *imprémeditée* » si l'on veut bien reprendre ici un mot cher à Montaigne.

Le langage de l'amitié est donc pédagogique du bonheur même d'écrire et de parler. Au lieu des artifices de la rhétorique qui produisent un écart entre les mots et les choses, de grandes chaussures pour de petits pieds, l'amitié est ce qui raccorde la forme et le sens, la chair et l'esprit. Or, la forme n'est pas seulement une notion linguistique dans les *Essais*, mais aussi anthropologique ; elle se situe à la suture entre le singulier et l'universel de ce que « *chaque homme porte la forme entière de l'humaine condition* » (III, II). L'amitié libère de la tyrannie du langage arbitraire des noms communs pour faire accéder à la jubilation d'une entière motivation des mots et de la parole : elle fait entrer le langage dans le régime du nom propre. La conformité d'être et d'âme substitue la magie d'un échange réel, un surcroît de sens aux conventions référentielles du langage. Si le référent n'est plus une chose, mais un merveilleux alter ego, les deux amis forment deux noms propres ouverts à une parole étrangement efficace et performative : « *Nous nous embrassons par nos noms* » (I, XX) écrit Montaigne. D'une certaine façon, l'amitié opère entre Montaigne et La Boétie et dans l'espace nouveau qu'elle ouvre entre eux et invoque la même jonction que l'écriture des *Essais* entre Montaigne et son livre.

Les effets de l'amitié sur le langage recousent les brèches qui séparaient le symbolique du réel ; « *l'estroite couture de l'esprit et du corps* » (I, XX) s'y révèle cette fois de façon positive à rebours de la somatisation morbide d'un danger

imaginaire qui se retourne à la fin réellement contre son auteur ; cette couture de l'esprit et du corps devient, au contraire, par l'amitié l'occasion d'un merveilleux épanouissement symbolique. L'ami de prédilection donne consistance à un imaginaire sans lui prompt à la dérive et au délire ; il l'oriente et l'unifie en lui prêtant sa voix. Par elle, le discours sort du discours, le « moi » de lui-même pour entrer dans la parole d'une expressivité unique. Le rêve, la sensibilité, la mémoire et la pensée, tous les mythes enfouis à la cantonade au plus creux du langage, tout ce qui divise l'homme de l'intérieur peut être accueilli comme dans un miroir par l'ami. Même si cette réception réciproque de l'intime est encore sujette à la précarité du temps, - l'ami meurt, la dualité des sujets demeure-, elle n'en atteste pas moins une dynamique toujours plus pérenne puisqu'elle inscrit dans un seul mouvement de rencontre et de parole les fruits d'une relation à la fois immédiate, durable et immémoriale. Le présent, l'avenir et le passé y sont convoqués simultanément en un seul acte de communication et de communion.

Conclusion

L'amitié sort le rapport au langage de son arbitraire ; par elle, il « *n'est plus une pièce étrangère jointe à la chose, et hors d'elle.* » (II,XVI), mais un nom approprié, un nom propre à l'autre autant qu'à moi : il peut ainsi redonner au langage son relief autonome et souverain, son caractère, « substantiel », « *tout d'un train* » affectif, intellectuel et spirituel. Si l'amitié est fortuite et inédite, elle encourage la vertu et la reconnaissance d'une égale dignité entre La Boétie et Montaigne. L'amitié fait du neuf avec du vieux, comme « les rencontres de mots » de la mimologie montaignienne. Plus son livre avance, plus les jeux de mots et les effets de sens indépendants de tout référent se multiplient : ils sont particulièrement abondants dans les allongements du troisième livre des *Essais*. Le relief, le mouvement et l'originalité de son expression, avec ses couleurs fauves entraînés dans une syntaxe cubiste avant l'heure, disent l'immédiateté magnifique de l'amitié. Elle est un don spontané qui rend possible l'écriture et la mémoire de l'ami défunt, elle inaugure aussi un échange gratuit et créatif entre Montaigne et ses innombrables lecteurs. Ce que la relation d'amitié avec La Boétie avait d'exclusif est donc promis à se propager à tous les amateurs des *Essais*.

Bibliographie

- Argot-Dutard, F. 2002. « Aspects de la langue française à l'époque des *Essais* ». *L'Information Grammaticale*, n° 95, p. 13-16.
- Barthes, R. 1980. *La chambre claire*. Paris : Gallimard.
- Comte-Sponville, A. 2020. *Dictionnaire amoureux de Montaigne*. Paris : Plon. Desan, P. 2018.

Dictionnaire Montaigne. Classiques Jaunes. Paris : Garnier.

Giocanti, S. 2011. « Guerre et paix dans les *Essais* de Montaigne ». *Philosophiques*, 38(2), p. 523-541.
Montaigne, M. de. 2007. *Les Essais*. Paris : Bibliothèque de La Pléiade.

Montaigne, M. de. 1588. *Essais* (Exemplaire de Bordeaux), édition numérique génétique (XML-TEI/ PDF), Demonet Marie-Luce, Legros Alain, Mathieu Duboc, Lauranne Bertrand, Alexei Lavrentiev, Marie-Luce Demonet. 2016. [En ligne] : Marie-Luce Demonet. <https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-01337873> [consulté le 15 février 2022].

Rigolot, F. 1981. « Le langage des « Essais » : référentiel ou mimologique ? ». *Cahiers de l'Association internationale des études françaises*, n° 33, p. 19-34.

Tournon, A. 2003. « Du bon usage de l'édition posthume des Essais ». *Bulletin de la Société Internationale des Amis de Montaigne*, VIII, 29-30, janvier-juin 2003, p. 77-91.

Villiers, P., Norton, G. 1933. *Lexique de Montaigne*. Bordeaux : Imprimerie nouvelle F.Pech.

Note

1. In : *La parole de Montaigne*, Jean Balsamo, « Sous le signe de Terpsichore », p. 227-244, Rosenberg & Sellier, Torino, 2019.